

LOUIS GUILLOUX

L'INDÉSIRABLE

roman

AVANT-PROPOS
DE FRANÇOISE LAMBERT

ÉDITION, NOTES ET POSTFACE
D'OLIVIER MACAUX

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE SANG NOIR («Folio»).

LE PAIN DES RÊVES («Folio»).

LE JEU DE PATIENCE. Nouvelle édition en deux volumes en 1981.

ABSENT DE PARIS.

PARPAGNACCO OU LA CONJURATION.

LES BATAILLES PERDUES.

CRIPURE. Pièce en trois parties, tirée du *Sang noir* («Le Manteau d'Arlequin-Théâtre français et du monde entier»).

LA CONFRONTATION («L'Imaginaire»).

SALIDO suivi de O.K., JOE ! («Folio»).

COCO PERDU («Folio»).

CARNETS

I. 1921 - 1944.

II. 1944 - 1974.

L'HERBE D'OUBLI («L'Imaginaire»).

LABYRINTHE («L'Imaginaire»).

VINGT ANS MA BELLE ÂGE.

D'UNE GUERRE L'AUTRE («Quarto»).

CORRESPONDANCE AVEC ALBERT CAMUS (1945 - 1959).

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

GRAND BÊTA. Illustrations de Philippe Mignon («Folio benjamin»).

Aux Éditions Grasset

LA MAISON DU PEUPLE suivi de COMPAGNONS («Les Cahiers Rouges»).

DOSSIER CONFIDENTIEL.

HYMÉNÉE.

ANGÉLINA.

Suite des œuvres de Louis Guilloux en fin de volume

L'INDÉSIRABLE

LOUIS GUILLOUX

L'INDÉSIRABLE

roman

Avant-propos de Françoise Lambert

Édition, notes et postface d'Olivier Macaux

nrf

GALLIMARD

AVANT-PROPOS

L'auteur du Sang noir est déjà présent dans ce roman que Louis Guilloux écrivit à vingt-quatre ans.

Outre la mesquinerie du corps enseignant, il y met en évidence les pulsions qui animent les hommes et qui parcourent les sociétés. Ces pulsions qui ont pour alibi un discours convenu s'accompagnent du plaisir de faire souffrir et de voir souffrir. Il est manifeste chez ceux qui accueillent les indésirables à la gare ou qui, le dimanche, viennent observer en famille le camp de la Croix-Perdue dont le Christ mutilé est comme l'emblème.

Ces pulsions, le rousseauiste M. Lanzer, mû par une bonté naturelle, s'empresse de les refouler. À l'appel d'un devoir mal compris et avec des raffinements de tortionnaire, elles se déchaînent dans un rêve compensatoire. Lanzer, affublé d'un uniforme d'officier, libère son agressivité, fraternise avec le commandant Biguet à qui tout l'oppose dans la réalité. La violence dont Lanzer est l'auteur réveille l'agressivité des soldats qui, à leur tour, s'acharnent sur lui. Dans le cercle vicieux du camp de concentration, le bourreau est devenu une victime et ne trouve son salut que dans la fuite.

À l'opposé, la fraternité au travail des ouvriers qui construisent les baraques et les aménagent pour de nouveaux arrivants

est de la même veine que celle de Compagnons publié en 1931 chez Grasset. C'est une utopie du quotidien, réalisable, partagée par ceux qui travaillent de leurs mains, avec un amour du travail bien fait qui ne se paie pas de mots.

Au terme de ce roman, il apparaît que l'indésirable en personne est Lanzer, parce qu'il a montré de la compassion à l'égard de la vieille Alsacienne et qu'ainsi il s'est comporté en chrétien. Cette faute, impardonnable aux yeux de la société belzécienne, le rend, dès lors, infréquentable et en butte à toutes les injures. Les siens partagent avec lui cet opprobre et connaissent ainsi la dure condition de paria.

De même pour Jean-Paul : il est tout d'abord un objet de curiosité car il a risqué sa vie au front. En refusant de céder aux injonctions familiales et à la tyrannie de l'opinion, il découvre qu'il n'a pas sa place dans la petite ville de Belzec.

Dans ce roman, Louis Guilloux affirme sa sympathie à l'égard des indésirables. Cette sympathie pour les marginaux, pour tous ceux qui n'entrent pas dans le cadre, Guilloux l'a éprouvée pour Georges Palante, essayiste et professeur de philosophie au lycée de Saint-Brieuc. Au fil des rencontres, la sympathie est devenue affection, et Guilloux s'est inspiré de son ami pour créer le personnage de Cripure.

C'est parmi d'autres indésirables, des réfugiés des départements du Nord, qu'il nouera une solide amitié avec la famille Robert¹. Plus tard, en 1937, il se rapprochera des réfugiés espagnols contenus dans un camp ; en 1939 il interviendra à plusieurs reprises pour aider les réfugiés civils et les miliciens

1. Se reporter à la *Correspondance Louis Guilloux - Georges, Émilienne et Lucie Robert, 1920-1970*, édition établie, présentée et annotée par Pierre-Yves Kerloc'h, préface de Jean Daniel, *Confrontations*, n° 19, Société des Amis de Louis Guilloux, Saint-Brieuc, septembre 2006.

espagnols qualifiés, eux aussi, d'indésirables¹, montrant ainsi un souci jamais démenti pour ceux qui, au gré des remous de l'Histoire, ont tout perdu.

FRANÇOISE LAMBERT

1. *Salido* suivi de *O.K., Joe!*, Éditions Gallimard, collection «Blanche», 1976, p. 30.

NOTE SUR LE TEXTE

Le tapuscrit de *L'Indésirable* est conservé dans le fonds d'archives littéraires Louis Guilloux de la bibliothèque municipale de Saint-Brieuc (cote LGO Ind. 01.02). Il comporte une page de titre manuscrite de la plume de Louis Guilloux et 96 pages dactylographiées. Il n'existe, à notre connaissance, aucune trace d'une version manuscrite.

Pour la bonne compréhension du roman et dans un souci d'harmonisation, nous avons corrigé la ponctuation ainsi que quelques rares fautes d'orthographe.

Nous remercions la maire de Saint-Brieuc, Marie-Claire Diouron, ainsi que le fonds Louis Guilloux de la bibliothèque municipale de Saint-Brieuc pour la mise à disposition des documents qu'elle détient. Tous nos remerciements vont également aux ayants droit de Louis Guilloux ainsi qu'à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cet ouvrage.

L'INDÉSIRABLE

On les avait entassés là, comme on avait pu, dans de méchantes baraques en planches, dressées à la diable dans une plaine. Cette plaine, que fermait la rivière du Goulan, et qu'abritait des vents de mer une colline garnie de ronces, n'était guère qu'à deux kilomètres de Belzec. On l'appelait la plaine de la Croix-Perdue, à cause de sa solitude, et d'un Christ de granit dont l'image mutilée se dressait au bord de la route, à deux cents mètres du camp.

Le camp lui-même était composé de cinq baraques rectangulaires, longues et basses, dont quatre, celles où étaient parqués les indésirables, formaient bloc ; la cinquième, un peu en retrait, plus petite et mieux construite que les autres, servait de poste aux soldats à qui l'on avait commis la garde des prisonniers, et de bureau au commandant, au fourrier et à l'interprète.

On avait pris soin d'entourer le camp d'une double ceinture de fils de fer barbelés, mais ils ne servaient guère qu'à étendre le linge des prisonniers, l'été...

Depuis les mois que durait la guerre, et qu'on avait rassemblé là des hommes, cueillis au hasard des gares et des villes, aux environs du 2 août 1914, nulle tentative

d'évasion ne s'était produite. Ces hommes n'étaient peut-être pas satisfaits de leur sort, mais ils paraissaient bien résolus à ne rien tenter pour en changer.

Le dimanche, les Belzéciens venaient les voir en famille. Ils se massaient sur la route, et demeuraient là des heures. Quelques-uns apportaient, dans des paniers, à boire et à manger. Ils se montraient surpris de la vie facile en apparence des prisonniers, de la bonne santé des uns, scandalisés de la bonne humeur des autres, qui ne se gênaient pas pour rire, si l'envie leur en venait. On leur en voulait surtout de ne pas travailler, d'échapper à leur guerre, de vivre tranquilles, à l'abri. Et les Belzéciens se sentaient comme frustrés de quelque chose, empêchés d'exercer un droit. En effet, ils étaient frustrés de la douleur, de la souffrance de ces hommes.

Quelquefois, ils les insultaient. Les lettrés les traitaient de «schwein¹»... Les prisonniers, qui n'en avaient cure, allaient et venaient à travers le camp, par petits groupes de trois ou quatre. Tête nue, pour la plupart, les pieds dans des savates, les uns en loques, les autres quasi élégants, ils s'assemblaient selon leurs goûts ou leur nationalité.

Il y avait là quelques Allemands, des Tchèques en nombre, deux peintres viennois, qui trouvaient encore le moyen de s'intéresser à leur art, un étudiant bulgare, arrêté au moment de passer la frontière, un Espagnol, retenu là Dieu sait pourquoi, des Français, produits de rafles dans la banlieue de Paris ou dans les faubourgs...

Entre ces hommes, opposés par la langue, la race et la classe, s'étaient formées des habitudes communes, la

1. «Porc», «cochon» en allemand.

guerre réalisant ici le miracle d'effacer certaines différences dans la mesure où elle les accusait ailleurs.

Le camp de la Croix-Perdue vivait de sa vie propre, en dehors pour ainsi dire de la guerre – l'ignorant presque – s'efforçant de l'ignorer, comme si cela dût en hâter la fin – l'habitude s'était prise déjà de vivre en dehors du temps. Des choses qui, d'abord, avaient paru insupportables aux prisonniers, et contre lesquelles ils s'étaient insurgés avec véhémence, n'excitaient même plus leur attention. Les colères du commandant Biguet, par exemple, gros homme barbu, qui n'arrivait jamais à boutonner sa capote, pourtant vaste, tant son ventre débordait, ne faisaient plus trembler personne. On avait fini par comprendre tout ce qu'il y avait de grotesque, d'enfantin ou de forcé derrière ses rodomontades; et lui-même d'ailleurs, surpris par la contagion, gagné à la petite vie somnolente et uniforme du camp, subissant peut-être aussi la trop douce influence du ciel toujours gris, toujours mou, de la petite pluie têtue, qui sans cesse noyait le pays, lui-même mettait une sourdine à ses colères, et, tout en ayant l'œil, il s'occupait plus volontiers de digérer, de fumer sa cigarette et de commenter les communiqués avec le fourrier, que de maintenir la stricte et sèche discipline parmi ses hommes.

Le fourrier, roublard, se prêtait complaisamment aux bavardages du commandant, son chef direct, qui d'un mot eût pu le faire expédier vers quelque secteur relativement moins tranquille.

L'interprète, M. Lanzer, travaillait. Il dépouillait d'épais courriers, rédigeait des rapports, parcourait de lourds journaux allemands, à l'odeur d'encre encore fraîche. Il apportait à ces besognes une patience et une conscience

qui lui venaient d'habitudes anciennement acquises dans l'université. M. Lanzer était professeur d'allemand. Il y avait plus de quinze ans qu'il enseignait au collège de Belzec quand la guerre avait éclaté. Par miracle, on s'était souvenu de cela, et le général qui commandait la place avait pensé que M. Lanzer rendrait de meilleurs services en remplissant, dans un camp de concentration, le poste de soldat interprète, qu'en montant une garde illusoire le long de quelque voie ferrée.

M. Lanzer, s'étant vu confier ce poste, en éprouva d'abord quelque chagrin. Il fut sur le point de le refuser, dans la mesure où le refus est permis à un soldat. Il voulait participer à la guerre de manière plus efficace, tant, malgré la quarantaine passée, il se sentait encore de jeunesse. D'autre part, Alsacien d'origine, il se croyait sans doute tenu à un patriotisme plus vif que celui des autres. Il voulait partir au front.

On lui représenta combien il serait plus sage de n'en rien faire. Sa femme et sa fille, l'ayant à leur tour persuadé qu'il n'y avait pas de déshonneur pour un homme de son âge à ne pas aller se faire tuer, il se rendit à leurs raisons.

Il ne s'y rendit pas ainsi sans murmurer. Il lui déplaisait qu'on le vît en ville, dans son uniforme de soldat, accompagnant une corvée de prisonniers venus au ravitaillement, qui poussaient une charrette à bras. Il préférait encore demeurer au camp, où, pourtant, il passait des jours entiers assis à sa table de travail, les pieds gelés sur la terre nue de la baraque, mal éclairée par une mauvaise lampe à pétrole, au gros bec de cuivre verdi, à l'abat-jour de carton jaune, taché, et qui charbonnait comme un steamer. Dans le poêle ébréché, raccommodé au moyen

LOUIS GUILLOUX

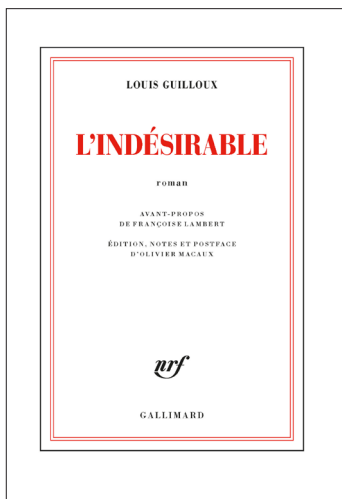
L'Indésirable

1917 : la guerre s'éternise dans la boue des tranchées. À Belzec, une ville de l'arrière, les autorités ont établi un camp de concentration où sont parqués les étrangers indésirables. Un professeur d'allemand, M. Lanzer, y sert d'interprète, s'attirant, par sa tolérance, la sympathie des prisonniers. Lui et sa famille ont d'ailleurs secouru une vieille Alsacienne, échouée là par hasard. En retour, elle leur lègue, peu avant sa mort, ses maigres économies et quelques bijoux en sa possession.

Une rumeur, orchestrée par un collègue de Lanzer, accuse à tort le professeur d'avoir profité des largesses de la « boche ». Quand le fils du principal, revenu blessé du front, découvre la mise au ban de son ami, il prend sa défense, au risque de devenir le nouvel indésirable...

Écrit en 1923 et resté inédit à ce jour, ce roman de jeunesse de Louis Guilloux brosse le tableau saisissant d'une humanité en guerre perpétuelle. L'auteur du *Sang noir* y révèle déjà un talent remarquable pour dire l'impensé de l'époque : que la barbarie, loin d'être circonscrite aux champs de bataille, peut surgir en chaque individu.

nrf



L'indésirable

Louis Guilloux

Cette édition électronique du livre
L'indésirable de Louis Guilloux
a été réalisée le 12 février 2019
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072837180 – Numéro d'édition : 346568).

Code Sodis : U23190 – ISBN : 9782072837197
Numéro d'édition : 346569.